

Ariane, la tisseuse de cheveux

Il est dit qu'Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, sœur de Deucalion et de Phèdre, était dotée d'une beauté qui n'avait d'égal qu'en Hélène de Troie, cause de la guerre d'Illium et des tourments des Atrides. Toutefois, elle échappa presque toute sa vie aux tentations des hommes et aux passions des dieux grâce à son intelligence et à sa réserve, car Ariane cachait la pureté de ses lignes sous les voiles dont elle se parait et ne portait ses regards que sur la nature plutôt que sur les hommes qui se pressaient autour de son père. Car elle savait ce que la folie propre au sexe auto-proclamé fort pouvait accomplir lorsque les portes étaient closes et que l'intimité ouvrait ses bras. Elle avait entendu les histoires de ses sœurs et de ses amies sur les charmes qui peuplaient leurs nuits d'ivresse, mais leurs mots n'avaient que peu de force face aux grondements qu'elle pouvait entendre certaines nuits se répandre le long des pierres des murs, des râles couverts de violence, de peur et de folie qui s'étendaient depuis le cœur du monde souterrain que son père avait fait construire pour emprisonner celui qui n'était pas son fils tout en étant pourtant son semblable, celui qui avait dès sa naissance été marqué par la malédiction de la chair de son géniteur et que le roi, incapable d'admettre son existence (car qui sinon les fous peuvent admettre de voir leur reflet autre part que dans les miroirs), avait condamné à l'ambivalence que son corps exprimait dans les entrailles de la terre tout en lui donnant le nom des étoiles, et lui, cet être qui n'avait pas même demandé à naître, cet être qui dès ses premiers instants avait été destiné au tombeau criait et grattait et suffoquait et martelait de sa prison de chair les parois de sa prison de pierre et faisait vibrer le palais tout entier et alimentait le monde de sa sœur de toutes les turpitudes dont était capable sa race, car Ariane était présente devant son frère à sa naissance et elle n'avait pas vu ce que son père avait immédiatement rejeté; elle avait vu un nourrisson qui vagissait de faim comme tous les enfants, qui pleurait des douleurs que le monde lui imposait et allait lui imposer comme tous les enfants lorsqu'ils découvrent le monde plutôt que le monstre taurucéphal qu'il était, et ce refus, cet abandon avait marqué sa pensée et figé son regard sur ce qu'étaient les hommes: des bêtes qui se voulaient croire différentes des bêtes. Aussi s'était-elle abstenue de tout rapprochement avec les hommes, préférant à leurs contes guerriers et leur langue de miel, le tissage aux caresses qui lui avaient été comptées. Il y avait là pour elle plus d'honneur que dans les étreintes sauvages, plus de félicité que dans les souvenirs que les nuits d'indigence apposaient sur la mémoire.

Bien sûr elle était parfois tentée, car elle était humaine après tout et elle sentait les appels tentateurs de son sang le long de sa peau lorsque par mégarde ses yeux rencontraient les contours musculeux d'un garde ou que des mots prononcés dans la discrétion de la chambre trouvaient écho dans

ses pulsions refoulées. Cependant, lorsque cela arrivait, elle se mordait le coin des lèvres jusqu'au fer et se répétait en elle-même le vœu qu'elle avait fait, que son corps ne serait vu que par un seul, et qu'à cet homme seulement elle se dévoilerait dans toute la tiédeur de sa vie.

Bien sûr, on se moquait. Ses sœurs et ses frères revenus de quelque parade aux contours volages avec les premières lueurs de l'aurore crétoise la trouvant déjà affairée à ses tâches ne se privaient pas de lui faire sentir les restes des effluves qui avaient baigné leurs folies noctambules, de lui montrer les marques d'ongles sur leur peau et les marques de dents dans leur chair et la fermeté de leurs muscles encore essoufflés des tensions et des cris des heures précédentes, car chacun avait espoir de pouvoir trouver les mots qui attiseraient son sang et la feraient marcher hors du refuge de sa chasteté avant les autres. C'était leur objectif à tous depuis le jour où elle avait décliné leurs avances : tous s'étaient rassemblés et avaient conclu un pacte, que le premier qui parviendrait à pousser Ariane hors des frontières de sa pureté serait sacré le plus malin de tous et aurait l'honneur d'être célébré par tous les autres devant l'autel d'Aphrodite. Aussi, elle avait tout le temps le droit aux plus habiles détails, livrés pour elle dans l'espoir corrupteur que l'un ou l'autre des membres de sa fratrie finirait par exciter suffisamment son sentiment de curiosité (ou ses fibres dans leur entièreté) pour la faire faire un pas dans cette direction. Mais les mois passaient sans qu'aucun ne parvienne à accomplir l'exploit tant recherché, et Ariane vaquait à sa douceur sans savoir qu'elle était au centre d'un tel défi, ni qu'allait apparaître, le jour de ses dix-sept ans, un bateau qui viendrait transformer à jamais sa vie.

Le jour de son anniversaire, Apollon déversa sa lumière comme si c'était la dernière fois qu'il allait le faire. Le monde entier était brûlant de lumière : la mer irradiait d'un bleu intense, la montagne tremblait sous la chaleur, les pierres du palais étaient si blanches qu'elles semblaient avoir pris leur couleur des nuages eux-mêmes et tous les humains se terraient dans les ombres des couloirs et des sous-sols comme les fourmis, à ceci près qu'aucun d'eux ne semblait avoir la force de faire le moindre mouvement. Ils étaient tous couchés à même le sol pour espérer drainer la fraîcheur résiduelle que la terre empruntait à l'Hadès, levant dans un effort de courage ici une main, ici un doigt, pour que les esclaves, tout autant harassés que leurs maîtres mais plus légers du poids de la liberté qui leur avait été retirée, viennent leur porter fruits et liquides multiples qui leur permettaient de compenser l'eau qui suintaient de leur peau jusqu'au sol. Et malheur à ceux des serviteurs qui n'aurait pas apporté la collation salvatrice avant que cette dernière n'ait perdu sa froideur; pour eux l'espace d'un instant les maîtres oubliaient leur lourdeur et leur expulsaient les torrents de fureur que le soleil avait alimentés avant de se recoucher plus brûlants que jamais mais moins capables de le sentir tandis que les autres

esclaves, témoins de la violence commise envers l'un des leur, ravalèrent leur peur et leur torpeur et allaient déposer le malheureux brisé sur le parvis incandescent afin que les dieux finissent ce que les hommes avaient commencé.

Ce jour-là, Minos, roi et donc par essence plus puissant que ses sujets, traversa la salle du trône pavée de ses sujets droit et fier et après avoir commandé de sa voix rugissante qu'on lui apporte un verre de l'eau la plus fraîche possible annonça que le jour était venu. D'aucuns puisèrent dans les forces qui leur restaient et délèguèrent servants et garçons de course vers le port afin que les préparatifs soient mis en œuvre pour l'arrivée du tribu qui satisferait pour les années à venir les instincts qui dormaient au ventre de l'île et retournèrent à la vacuité de leurs jours, épuisés.

Dans sa chambre, Ariane, aussi appesantie que tous mais conduite par la curiosité de cette annonce dont le souvenir lointain lui évoquait des rivages inconnus qui pourraient lui servir de modèle pour ses créations se vêtit des vêtements les plus légers et les plus souples qu'elle avait et sortit sans difficulté de sa demeure par une porte dérobée pour les bas-quartiers où devait arriver le navire Athénien.

La descente fut aride; hors de sa chambre l'atmosphère était comme un marteau issu tout droit des forges d'Héphaïstos encore chaud des martèlements du dieu. Ariane réussissait à marcher mais chaque pas était un effort qui frappait l'esprit et emprisonnait toute pensée; chaque arbre était un abri illusoire à l'ombre trop frêle pour repousser la lourdeur du monde; et malheur à elle si son pied tendre peu accoutumé aux chemins de pierres grossières touchait un caillou cuit par le jour. La sueur perlait sur sa joue couverte d'ombre tandis que celle exposée à la lumière était aussi sèche que le désert qui, disait-on, régnait sur le territoire d'Égypte. Sa respiration lui brûlait l'intérieur. Ses yeux étaient trempés et rougis tant par l'air que par le regard d'Apollon. Plusieurs fois elle manqua de tomber d'épuisement mais elle tint bon, et quand la ville et ses voies pavées apparurent, ce fut comme une explosion de joie en elle. Elle put profiter des devantures et des toiles tendues pour s'abriter, déguster des fruits qui étaient disposés sur des petites tables d'un bois clair et odorant que les habitants avaient laissé à la disposition de tous et boire des liquides divers qui adoucèrent la gorge et rappelèrent à elle ses esprits.

Enfin sur le port. L'agitation qui était allée croissante atteignit en ce lieu son paroxysme. Les gardes à la cuirasse couleur de cumin et aux lances dressées attendaient dans l'ordre impeccable de leur fonction, insensibles aux fureurs du jour et aux mouvements alentours. Ils gardaient le convoi, les deux charrettes montées de cages qui recevraient le tribu venu du continent pour la mort d'Androgée. Autour

d'eux la foule commençait à s'agglomérer, certains par curiosité, la plupart en connaissance de cause. La date était célèbre. Deux fois déjà elle avait été rappelée aux Athéniens et tous avaient à cœur de savourer le déplaisir de celles et ceux qui avaient été choisis pour mourir, car le déshonneur avait été grand, et la rétribution n'en était que plus douce à chaque fois.

Ariane se mêla au groupe, assise sous un des palmiers qui embellissait les abords de la mer méditerranée. Ses feuilles immenses la protégeaient du soleil et les pierres empilées à ses côtés offraient un siège peu confortable mais pratique pour observer le débarquement. Aussi n'eut-elle aucune difficulté pour apercevoir le bateau ranger les voiles blanches et sortir ses appendices qui frappèrent l'eau en cadence afin de pénétrer dans la caldera sans risque. Le port avait été spécialement construit à cet endroit pour limiter les invasions et protéger ses habitants des risques naturels et humains; les vagues venaient se briser sur les récifs tout juste apparents qui ne laissaient qu'un étroit passage, tout juste de la taille d'une trirème, pour les allers et venues et seuls les marins les plus expérimentés pouvaient les éviter sans compromettre leur vaisseau. C'est d'ailleurs pour cette raison que la Crète était le seul pays de toute la Méditerranée où l'on pouvait trouver le métier de pilote.

Quand le navire amarré au quai déversa sa cargaison, Ariane se mit à trembler. Dans le groupe d'Athéniens se trouvait un jeune homme, tout juste un adulte dont la beauté et le panache amplifiaient les ombres autour de lui. Dans sa manière de se tenir, dans la puissance de ses pas, dans la prestance de son regard et de son aura qui entourait les membres de son groupe et semblait les protéger de la peur rampante qui allait avec leur statut de futurs morts, Ariane reconnut l'essence de la royauté; pas celle qui échoit à l'homme et que la cour lui donne dans l'espoir de gratifications prochaines mais celle, naturelle, travaillée et consciente qui fait de son porteur un modèle pour le monde. Cet homme était roi parmi les humains et pourrait les guider vers la félicité aussi sûrement que Zeus lui-même, et à cause de cela, Ariane sut immédiatement que jamais plus elle n'aurait de regard pour quiconque si ce n'était lui. Il était celui qui avait dressé en elle avant même de la rencontrer ces barrières entre elle et les plaisirs éphémères; il était la promesse de l'éternel qui la conduirait durant sa vie terrestre vers l'Hadès et ses champs fleuris.

Entourés de gardes le tribu fut réparti entre les deux cages et les bœufs aux langues pendantes les tirèrent aussi fort qu'ils le purent sur le chemin qui les mènerait vers leur tombeau. La foule les regarda s'éloigner mais ne les suivit pas, terrifiés par leur destin autant que par le char du dieu qui s'élevait encore dans le ciel et dispenserait bientôt des feux si puissants que les pierres en seraient meurtries. Mais pas Ariane. Elle vint se placer aux côtés de la voiture qui contenait cet homme si beau et fit passer à ses passagers des fruits et de l'eau qu'elle récupérait tandis qu'ils traversaient la ville et ces derniers la remerciaient et la priaient de sa générosité tandis que tous, sans qu'un mot eut été prononcé

ni aucun regard échangé tendaient toujours ce qu'ils recevaient au jeune homme pour que le premier il se désaltère; cependant, il refusait à chaque fois d'un geste simple de la main et d'un sourire, encourageant les occupants à satisfaire leurs besoins avant les siens et s'en retournait à sa solitude, les mains jointes et les yeux clos, pensant sans doute aucun à ce qu'il pourrait faire pour sauver les siens du sort funeste qui les guettait tous.

« Oh mon seigneur, se risqua-t-elle à dire au jeune homme, pourquoi ne mangez-vous pas? Pourquoi ne buvez-vous pas? Soyez sûr que je donnerai à chacun assez de nourriture et d'eau pour tous. Ne vous privez pas et prenez des forces. »

Mais le garçon ne lui répondit pas. Il gardait le silence avec un aplomb si grand, un calme si serein qu'Ariane ne pouvait que l'imaginer modeste et soucieux du sort qui attendait ceux qui partageaient son sort. D'ailleurs, pourquoi avait-il été choisi pour un destin si funeste? Athènes était-elle ville si glorieuse que nombre de ses enfants étaient si précieux?

« Ne vous trompez pas, lui répondit l'un des prisonniers. Il n'est pas fils d'affranchis comme nous sommes toutes et tous. C'est le fils d'Égée et il s'est lui-même porté volontaire afin de délivrer sa cité de l'affront de notre mort. C'est pour cela que nous le révérons. Connaissez-vous quiconque d'assez courageux pour aller au devant de sa propre mort pour des personnes de notre condition? »

Tandis qu'elle écoutait ces mots et ceux qui les accompagnaient, Ariane sentait en elle fleurir cette passion qu'elle n'avait goûtée que du bout de la langue. Il n'y avait plus aucun doute possible. Il serait le seul qu'elle aimerait jamais. Sa noblesse était à l'égal de sa pureté.

Ils arrivèrent alors au palais, sans qu'Ariane n'ait senti sur elle la fronde du soleil sur son corps, tant brûlait en elle sa passion pour ce jeune homme. Elle remercia le garçon qui lui avait expliqué qui était l'amour de sa vie et s'en alla promptement demander le pardon pour ce garçon et la cessation de cette rétribution sauvage. Ne pouvaient-ils donc pas clore leurs différends d'une autre manière? Ne pouvaient-ils pas se rapprocher d'Athènes, d'une manière ou d'une autre (car elle se garda bien de dire à son père ce qu'elle ressentait, de peur d'être jugée comme sa mère le fut après qu'Astérios fut né. Cependant son père ne lui accorda rien de ce qu'elle lui demanda. Le déshonneur devait être payé à la mesure de ce qu'il était, et la mort de son fils n'en était qu'un fragment, car sa gloire toute méritée qui avait conduit à sa perte valait bien plus que sa vie elle-même et ne pourrait être payée qu'après qu'un nombre de jeunes personnes équivalent au nombre d'athlètes qu'Androgée avait affronté aurait péri, et ce nombre n'avait pas encore été atteint. Aussi, ce convoi mourrait, et le suivant, et le suivant également. Athènes connaîtrait la douleur et ne l'oublierait jamais.

Ariane sortit le cœur brisé. Elle ne pouvait affronter son père. Elle devait lui obéir ou mourir.

Ou alors, elle pouvait lui désobéir et fuir avec ce jeune homme. Si elle le sauvait, il la reconnaîtrait et l'honorerait certainement. Il était fils d'Égée. Il l'accueillerait et la ville toute entière la célébrerait comme celle qui leur aura rendu leur souverain.

Elle se dirigea sans attendre vers la prison où attendaient les victimes de l'Hubris de leur cité, demanda aux gardes de séparer le jeune homme de ses citoyens et de le conduire dans la salle réservée aux entretiens. Les gardes, bien sûr, obéirent. La coutume n'était pas nouvelle qu'une femme de haut rang se satisfasse des condamnés avant leur trépas. La mort est un puissant aphrodisiaque et ce garçon était bien plus beau que tous les autres. Du coup de l'œil et des lèvres ils exécutèrent l'ordre et Ariane se retrouva seule avec son amour.

« Toi, fils d'Égée, Ariane te propose ceci. Le monstre qui t'attend est mon frère et ce dernier à depuis trop longtemps souffert de sa condition et du traitement de mon père. Je t'aiderai à le vaincre et à sortir de sa prison. Sans moi tu ne parviendras ni à l'un ni à l'autre et tu mourras, soit de sa main, soit de celle de la faiblesse. »

- Comment t'y prendras-tu pour m'aider? N'est-ce pas un subterfuge pour augmenter ma peine de voir mon peuple subir ainsi un tel affront? Tu es la fille de Minos. Pourquoi sacrifierais-tu tout ce que tu as pour moi?

- Je ne sacrifierai rien si tu acceptes, après avoir accompli ton office, de m'emmener avec toi. Je ne supporte plus la vie sur cette île, constamment moquée par ma fratrie pour mes choix de vie, et maintenant que je t'ai vu, je ne pourrais vivre sans toi. Emmène-moi dans ta ville, empli d'honneur de l'avoir débarrassé de la menace du Minotaure et avec la fille de votre ennemi comme promesse que jamais plus vous ne serez menacé par lui. Ta vie sera alors plus glorieuse que jamais et nous pourrons vivre ensemble et nous aimer sans limite.

Le jeune garçon la regarda un instant, le regard plein de pensées sur ce qui venait d'être dit et ce qui aller se produire ensuite, puis il lui prit les mains et déposa sur sa joue un baiser qui enflamma son corps de femme comme aucun feu ne l'avait jamais fait.

« J'accepte ta proposition, toi que j'aime déjà. Me diras-tu ton plan? »

- Je suis tisseuse. Je possède donc du fil que je te donnerai et que tu tiendras durant ton parcours dans le labyrinthe afin de pouvoir retrouver ton chemin, et j'aurais déposé avant ton entrée une épée et une torche afin que tu puisses et voir ton ennemi et le pourfendre. Mais sache que la peau de mon frère est dite très robuste, et que tu ne pourras le blesser mortellement qu'en visant ou ses yeux ou l'intérieur de sa bouche. Pourras-tu le faire? En seras-tu capable?

- Pour toi et ton amour, Ariane, j'y parviendrai.

- Oh, mon amour, je frémis et je jubile en même temps. Puissent les dieux t'apporter la victoire. Je te laisse donc et je vais préparer ce qu'il faut pour ton succès et notre avenir commun. Mais avant que je ne parte, me diras-tu ton nom, que je le garde en mon sein pour toute mon éternité?

- Oui, amour de ma vie. Je m'appelle Thésée.

Et Ariane s'approcha et déposa sur les lèvres de cet être superbe son premier baiser, et le goût de sa peau et la tension de ses muscles furent pour elle un onguent qui soigna les années de souffrances qui l'avaient amenée jusqu'à ce moment. Puis elle partit, se rendit dans la salle d'arme de ses frères et de son père et y prit l'épée la plus précieuse et la plus tranchante qui s'y trouvait, une épée à la garde à tête de cheval et dont la lame portait les attributs d'Achille. Après être sortie, elle convoqua sa plus fidèle servante et lui demanda de l'aider à transporter son métier à tisser jusqu'au plus proche du labyrinthe sans pour autant être visible des gardes, et une fois sur place, elle pénétra le lieu infernal munie du fil qu'elle allait donner plus tard à Thésée, déposa l'arme et la torche et le fil et alla se cacher, attendant que les quatorze Athéniens et Athéniennes ne pénétrèrent dans la construction de Dédale et que le fil ne commence à se dérouler. Lorsqu'elle sentit que cela commençait, son souffle lui revint et elle actionna le mécanisme qui liait ensemble les fibres, travaillant aussi rapidement qu'elle le pouvait pour que jamais le lien ne se rompe, usant de toute la dextérité que les années de pratique lui avaient conféré afin de maintenir ouvert l'avenir qu'elle voyait se déployer devant elle. Chaque minute qui passait elle s'imaginait une nouvelle journée, une nouvelle semaine, une nouvelle année en compagnie de cet homme si beau et si noble qui lui ferait visiter les recoins de la Grèce, qui l'emmènerait sur les îles alliées et dans les demeures des grands du continent, et elle rencontrerait celles et ceux qui forment l'histoire, apprendrait leur passé et leurs légendes et ils reviendraient chez eux pour retrouver leurs enfants et leur peuple qui les acclamerait et les remercierait pour leurs bienfaits et leur règne si plein de bonté. Et elle rendait chaque jour hommage aux dieux pour sa vie, sacrifiant les plus superbes des bêtes pour que les dieux n'aient de cesse de bénir sa vie. Ô! Comme tout cela serait bon. Et pendant ce temps le fil continuait de se faire et les fibres continuaient d'être tissés ensemble et Ariane commença de craindre que le fil ne serait pas assez long pour la quête de son amour.

« Ô! Ma servante, toi qui m'as vue naître et qui a veillé sur moi depuis ce jour, je t'en conjure prends de ma tête mes cheveux et lie-les à la laine que j'utilise pour que mon amour me revienne sain et sauf. »

Et la servante, horrifiée mais incapable de refuser à sa maîtresse cette demande qui comptait pour elle plus que tout vint se placer derrière Ariane et commença de lui retirer ses longs cheveux noirs aux reflets nocturnes et à les nouer avec les fibres qui continuaient de disparaître dans l'obscurité du

tombeau. Elle n'eut toutefois pas l'audace de prendre des cheveux du même endroit afin de ne pas dénaturer la splendeur de sa maîtresse. Tantôt de la tempe, tantôt du faite du crâne, la servante retira aussi doucement que possible chacune des fibres qui ornait la tête d'Ariane et qui la rendait si belle et les lui tendit avec une crispation des doigts car à chaque fois elle pensait que c'était le dernier qu'elle lui donnait mais à chaque cheveux Ariane lui disait : « Le fil se raréfie. Il m'en faut plus. » et à chaque fois la servante replongeait ses mains dans la masse capillaire si soyeuse pour en retirer un fragment qui allait se perdre dans les couloirs enténébrés du labyrinthe d'où ne provenait aucun son, aucun cri, rien qu'un air fétide accumulé par les années et les corps passés. Que faisait le jeune homme qui avait sans un mot saisi le cœur de sa maîtresse? Le fil continuait de se déverser chaque minute avec une régularité hypnotisante, comme s'il était emporté dans les tréfonds d'un puits sans fin. Peut-être était-ce ce qui arrivait; d'étranges rumeurs contradictoires circulaient sur ce lieu et son unique habitant : on le disait né de la femme de Minos mais sa naissance se confondait avec les légendes de celle du roi, mais également issu d'un accouplement contre nature que Poséidon lui-même aurait provoqué pour se venger de l'outrecuidance de Minos. Ou alors aucun fils ne vivait ici, rien d'autre qu'un messager de l'Hadès offert à la cité pour qu'elle se venge du déshonneur d'Androgée, ou peut-être juste simplement un labyrinthe, un ensemble de couloirs qui faisaient plonger tout être s'y trouvant trop loin en lui-même pour pouvoir vouloir revoir la lumière du jour. Quand on ne sait plus qui on est, pourquoi rechercher la lumière qui redonnerait forme à ce que l'on n'est plus?

Lorsqu'elle ressortit de la rêverie qui l'avait prise, la servante sentit sous ses doigts une forme lisse et légèrement humide qui s'attachait à sa peau. Elle baissa les yeux et découvrit l'horreur de ce qu'elle avait accompli : de la chevelure magnifique de sa maîtresse ne restait que des touffes éparses, comme ces mousses qui s'accrochent avec dérision aux roches battues par les embruns et, dans sa main, une poignée de fils noirs qui était tenue à son autre extrémité par ce qui restait d'Ariane.

« Maîtresse! » voulut-elle crier mais elle n'en fit rien. Elle savait que sa maîtresse savait mais cela ne l'avait pas arrêtée. Elle avait continué tandis qu'elle avait senti l'air avoir de plus en plus d'emprise sur sa tête, tandis que sa beauté partait, tandis que sa féminité lui était arrachée par ce fil qui la reliait à son avenir parti pour être dévoré mais qui allait revenir et l'emmener loin d'ici, loin de cette île que le vice et le sexe emplissaient pour ce pays au-delà qui contenait ce qui avait formé cet homme superbe et noble, exemple de bonté et de charité, de sacrifice. Qu'étaient ses cheveux face au danger que lui affrontait? Et ils repousseraient, plus forts et plus beaux sous son regard à lui qui y passerait la main chaque soir et chaque matin avant de l'embrasser et de guider son peuple au travers de la liberté qu'il leur avait redonnée.

Elle leva la main pour recevoir une nouvelle toise de cheveux mais à la place elle reçut des

cheveux d'un peu moins de trois pieds d'une couleur d'airain. Elle sursauta et se retourna pour voir sa servante les mains dans ses propres cheveux. Par réflexe elle fit de même mais ne put découvrir que la forme de son crâne qui glissait entre ses doigts.

« Maîtresse, acceptez les miens! Je vous les offre avec joie si cela peut vous permettre d'être heureuse. »

Mais Ariane ne l'écoutait déjà plus. Comment cette femme venue du peuple pouvait-elle vouloir s'approprier l'amour qui était le sien! Elle était comme tous les autres : c'était une femelle avide de chair qui sauterait sur son aimé comme le feraient ses sœurs si le soleil ne les avait pas écrasées loin de lui. Elle le voulait! Elle voulait goûter à son corps et lui retirer la pureté qui lui revenait à elle. Elle se retourna, saisit la lame qui servait à effiler la fibre et d'un geste vif elle fendit l'air devant elle, manquant de trancher la gorge de sa servante.

« Mais... »

- Pas de mais qui tienne, traîtresse! Je t'ordonne de retourner au palais et de ne plus jamais m'adresser la parole! Tu ne toucheras pas cet homme que tu cherches à me voler! Ta corruption ne l'atteindra pas! Thésée reviendra et nous partirons tous les deux et je serai avec lui à jamais!

Le fil glissa alors de ses mains et elle plongea pour s'en ressaisir et sa servante à sa suite mais Ariane la chassa d'un coup de pied.

« Ne m'as-tu pas entendue, harpie! »

La servante ne savait pas quoi faire. Jamais Ariane n'avait agi ainsi. Dans un geste maternelle elle s'approcha d'elle pour la prendre dans ses bras mais la jeune femme la repoussa.

« Non, démons! Tu ne m'auras pas avec tes gestes plein de stupre! Je te l'ordonne! Pars! » Et dans sa main la lame d'acier fin brilla de son propre sang tellement elle la serrait. La servante, harassée par la douleur, lui tourna le dos et s'en fut tandis qu'Ariane refit face au labyrinthe qui avalait les derniers pieds du fil qui l'avait relié à cet homme qu'elle allait bientôt perdre.

C'est alors que de l'ombre une ombre plus ténue se détacha et que des voix aux tonalités diverses s'élevèrent de concert pour saluer les reflets séléniens qui baignaient la surface et les reflets carmins qui commençaient de teinter la voûte. L'homme qui était devant tous les autres était encore trempé du sang de son combat et sur la lame qui lui avait été offerte un mince fil rouge demeurait encore qui toucha Ariane jusqu'au plus profond d'elle-même tandis que dans sa main gauche le fil qu'elle avait tissé durant des heures se trouvait. Elle se précipita sur lui et d'un bond elle le saisit au cou et l'entoura tout entier, sous la stupeur glacée de ceux qui étaient derrière lui.

« Les dieux sont bons! Les dieux t'ont sauvé et ils t'ont ramené près de moi! Ô! Mon amour il nous faut fuir à présent avant que les gardes ne viennent inspecter le lieu et prendre leur tour. Suis-moi!

Je te montrerai où se trouve le bateau qui te conduira loin d'ici! »

Ariane le lâcha et prit les devants, le tirant à chacun de ses pas par la main qu'elle rêvait ne plus jamais lâcher. Elle le conduisit au travers des routes secrètes et des failles ouvertes par la terre elle-même, évitant tous les postes de surveillance et tous les convois jusqu'à une petite crique où elle s'était souvent rendue seule afin d'oublier les misères de ses jours adolescents et où les pêcheurs, trop pauvres pour pouvoir se payer le luxe d'un pilote, venaient mouiller leurs bateaux. L'un d'eux, un peu plus grand que les autres, conviendrait à leur compagnie. Le trajet, après tout, n'était pas si difficile si la mer se tenait tranquille, et après la mort de cet être de malheur, Poséidon leur serait favorable.

« Partons dès à présent, mon amour. Nous n'avons ni vivres ni eau mais je connais une île où poussent des fruits succulents et une eau qui vous ravira le palais. »

C'est ainsi qu'Ariane prit la mer aux côtés de Thésée, laissant derrière elle son pays qui ne l'avait jamais vraiment été. Elle se tenait sur la proue et contemplait la mer lisse comme un drap, sentant sur sa nuque chaque mouvement du vent. Étrange sensation se dit-elle, sans qu'elle soit pour autant désagréable. Ses cheveux lui manquaient mais elle avait gagné bien plus qu'elle n'avait perdu.

Elle se retourna pour regarder Thésée qui tenait la barre et vit que le groupe d'hommes et de femmes se détourna d'elle en un instant. Ils étaient sans doute interloqués qu'une princesse de Crète les aide à s'enfuir mais ils verraient bientôt qu'elle avait été sincère, et quand elle serait leur reine, ils n'auraient plus cette crainte. Elle croisa les yeux de Thésée qui lui sourit timidement en retour avant de reprendre son sérieux et d'attraper le vent au plus près afin de s'éloigner au plus vite du domaine ennemi. Ariane lui indiqua la direction de l'île et ils s'y rendirent avant la fin de la journée. À nouveau le groupe d'hommes et de femmes se rassemblèrent et partirent sans lui adresser la parole, mais cette fois-ci elle en fut ravie, car Thésée était resté sur le bateau pour quelques menues réparations. Elle s'approcha de lui et le regarda tandis qu'il remplaça quelques cordages et raffermit une planche qui devait s'être désajustée depuis plusieurs trajets. Il était si beau tandis qu'il rendait à leur navire sa jeunesse passée. Ses muscles saillaient et leur odeur était un savant mélange de force et de contrôle. Elle tendit la main pour le toucher. Sa peau était ferme et épaisse, celle d'un guerrier, d'un défenseur, d'un prince. Rien à voir avec celle de ses frères et sœurs qui étaient trop tendre à force de nourriture et de paresse.

Elle voulut l'enlacer mais il se faufila d'entre ses bras et d'un geste pointa vers la direction d'où allaient revenir ses compagnons.

Cette simple attention, cette pudeur la fit frémir. Avait-on jamais vu cela sur l'île de Crète? Un homme refuser les avances d'une femme? Quelle grandeur chez lui! Quelle majesté.

Le groupe revint, les bras chargés de fruits et les outres pleines d'eau. Ce soir-là, Ariane,

légèrement en retrait, écouta ces êtres revenus de la mort féliciter Thésée de son nouvel exploit, le comparant à ses précédents et le saluant comme le sauveur d'Athènes et de la Grèce toute entière, le digne fils de la démocratie et le plus grand parmi tous les grands héros passés et à venir.

« Et le plus prestigieux, dit l'une des femmes, est que vous ayez pu vaincre ce monstre sans même rompre ce fil qui vous reliait à la sortie. »

Ariane crut son moment arrivé. Elle redressa légèrement le buste et s'apprêta à recevoir le compliment que Thésée ne manquerait pas de lui faire pour leur avoir permis de sortir sains et saufs du labyrinthe mais à la place il resta silencieux, ne faisant qu'acquiescer comme il le faisait depuis que les compliments lui étaient adressés. Ariane ressentit un pincement au cœur face à cette mise en demeure mais elle ne dit rien. Que lui importait qu'ils reconnaissent son rôle dans leur sauvetage. Thésée le savait. C'était tout ce qui comptait.

La nuit s'avança encore et encore et au fur et à mesure, chacune et chacun s'en retourna sur le bateau pour prendre un peu de repos avant la traversée du lendemain, saluant leur héros et passant sans un mot à ses côtés. Lorsque le dernier d'entre eux s'en fut allé et qu'il ne resta auprès du feu qu'elle et lui, Ariane se rapprocha doucement de l'Athénien et posa sa main sur sa cuisse et sa tête sur son épaule. Elle resta ainsi pendant plusieurs minutes, savourant l'instant qu'elle vivait, quand elle sentit la main de l'homme se poser sur la sienne.

Son sang devint tempête et son cœur un volcan. Sa vue se brouilla et dans un même mouvement elle lui fit face et posa ses lèvres sur les siennes. Leur bouche à l'unisson devinrent une et leur corps à la manière de l'androgyne platonicien se lièrent en une seule entité qui équilibra la nuit jusqu'à ce qu'Ariane s'endorme au rythme doux de la respiration de son amant.

Quand elle se réveilla, elle était seule sur la plage. Le feu s'était depuis longtemps éteint. Les traces de pas de la veille étaient les seules réminiscences de la présence d'autres personnes. Que s'était-il passé? Pourquoi ne l'avaient-elle pas réveillée?

Elle fouilla le lieu du regard. Rêvait-elle? Elle regarda les restes des fruits consommés la veille, l'horizon, mais tout semblait désespérément réel. C'est alors que ses yeux se jetèrent sur le feu et qu'elle vit dans l'amas de bois calciné des restes aux reflets rouges. Elle se pencha, les saisit. Les restes de son fil pendaient devant ses yeux. Thésée l'avait jeté. Il l'avait jetée. Il l'avait abandonnée. Il avait eu ce qu'il avait voulu d'elle et il s'en était allé, la laissant là avec la noblesse qu'elle avait crû voir en lui et l'amour qu'elle lui avait donné.

Elle se mit à crier à pleins poumons. Elle cria si fort que les oiseaux dans les arbres proches s'enfuirent de peur. Elle cria si fort que ses yeux en pleurèrent et que sa voix se brisa en éclats. Elle

hurla à tel point que sa voix fit le tour du monde et lui revint et la transperça de sa folie. Elle hurla encore et encore si fort que ses oreilles crevèrent et que sa voix se morcela. Elle s'était abandonnée en lui et il l'avait abandonnée pour l'oublier comme ses frères et ses sœurs l'avaient fait avec tant d'hommes et de femmes. Il était comme eux. Exactement comme eux. Elle avait cédé. Elle était devenue la proie de ces pulsions.

« Mais plus jamais! Plus jamais! Si c'est ainsi que le monde est alors je serai comme lui! Je bernerai les hommes comme cet homme m'a bernée! Je les appellerai et je leur chanterai ce qu'ils veulent entendre de moi et je leur prendrai tout jusqu'à ce que je l'attrape lui! Et quand il sera tombé sous mon charme je le dévorerai comme je vais dévorer ses semblables comme lui m'a dévorée. »

Ariane s'avança alors dans la mer et Poséidon lui offrit une nouvelle voix pour accomplir sa vengeance.